

Littérature étrangère

Number 55, March–April–May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19575ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (55), 17–21.

LA VUE RETROUVÉE

Jaan Kross

Trad. de l'estonien

par J.-L. Moreau

Robert Laffont, 1993,

299 p. ; 37,50 \$

L'Estonien Jaan Kross, auteur du remarquable *Départ du Professeur Martens* (Robert Laffont, 1990) — il a accédé depuis au statut mérité de « nobélisable » —, gardait en veilleuse ces sept nouvelles rédigées entre 1979 et 1982 qu'il ne publia, dans leur version originale, qu'en 1988. Les textes sont regroupés ici non pas suivant l'ordre chronologique de leur rédaction, mais selon la progression temporelle du récit qu'ensemble ils composent. De l'un à l'autre une seule voix se fait entendre, celle de Peeter Mirk, qui raconte certains épisodes bouleversants d'une existence perturbée, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, par la guerre et l'occupation. Peeter Mirk, bien sûr, c'est pour beaucoup Jaan Kross lui-même qui, par son œuvre à la fois poétique et romanesque, qu'il qualifie d'« autobiographique élargie », témoigne, à travers le destin individuel de ses personnages, du sort infligé à toute une nation au cours de ce siècle.

Depuis le grand-père obstiné, en butte à un administrateur borné, jusqu'aux prisonniers des géoles russes, en passant par les camarades qui cherchent à fuir vers la Finlande pour éviter l'embarquement dans les forces d'occupation, les personnages de Jaan Kross connaissent tous une fin tragique. Le jeune Mirk, quant à lui, peut-être parce que survivant à tout, est tenaillé par la culpabilité, sentiment qui revient de façon lancinante dans presque tous les récits : aurait-il dû ? aurait-il pu ? Et si ? Mais l'his-



toire est trop forte, l'oppressé trop vicieux, le destin inéluctable. Seule la dernière nouvelle offre un espoir, celui de voir certains individus, un peuple tout entier, souffrant d'un « obscurcissement de la vue », recouvrer enfin la vision. Alors, tout autant que son talent, c'est la prescience étonnante de Jaan Kross qui nous fascine.

Catherine Sensal

CHIEN DE PRINTEMPS

Patrick Modiano

Seuil, 1993, 120 p. ; 23,95 \$

D'abord, quel beau titre ! *Chien de printemps*. À la mesure des fausses promesses des morsures laissées par les souvenirs du passé. *Chien de printemps*, une expression à l'image de Francis Jansen dont le narrateur cherchera à nous restituer l'histoire et, ce faisant, il nous livrera la sienne.

« J'ai connu Francis Jansen quand j'avais dix-neuf ans, au printemps de 1964, et je veux dire aujourd'hui le peu de choses que je sais de



lui. » Ainsi s'amorce la lente remontée dans le temps, l'enquête, quasi policière par moments, menée par le narrateur dès lors qu'il entreprend de nous relater l'histoire de ce photographe de presse rencontré par hasard dans un café de la place Denfert-Rochereau quelque trente ans plus tôt. La photo du narrateur prise ce jour-là, accompagné d'une amie, agit comme détonateur du récit, comme prétexte à sonder le temps dans une ville qui nous paraît presque immuable. À la manière d'un puzzle, les chapitres s'imbriquent les uns dans les autres, sans nécessairement respecter une logique d'ensemble, pour cerner ici le visage d'un inconnu et, au-delà des apparences physiques, d'un homme qui demeure insaisissable, inaccessible. Par son découpage, son rythme et par les multiples

échos qui se répondent d'un chapitre à l'autre, le roman épouse la forme d'une planche contact dont chaque image révèle un détail, une partie de l'ensemble, mais dont l'ensemble lui-même échappe au regard. Et l'on sent chez Patrick Modiano le même souci de bien cadrer son sujet, de s'en approcher sans le braquer, de le capter tel qu'il est, ou plutôt tel qu'il le perçoit : « Il pensait qu'un photographe n'est rien, qu'il doit se fondre dans le décor et devenir invisible pour mieux travailler et capter — comme il disait — la lumière naturelle. »

Et toujours chez Patrick Modiano cette petite musique discrète qui porte à rêver, à s'abandonner au seul pouvoir des mots.

Jean-Paul Beaumier

JEAN-JACQUES ET LE PLAISIR

Françoise Lalande

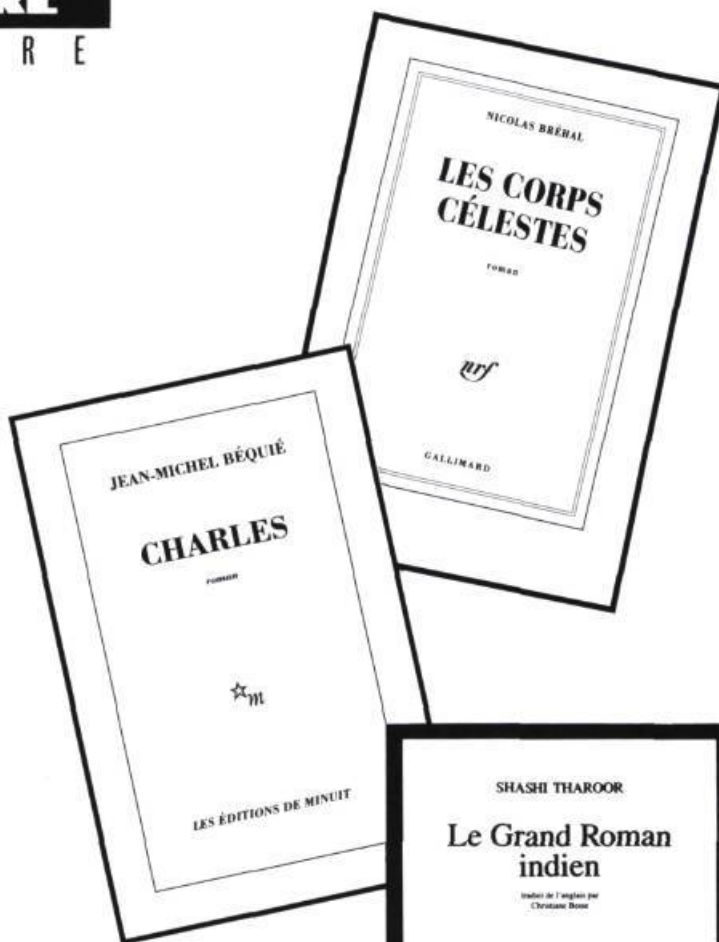
Belfond, 1993, 189 p. ; 25,95 \$

Pourquoi Françoise Lalande s'est-elle attachée à raconter l'enfance de Jean-Jacques Rousseau, alors que l'écrivain lui-même a retracé cette période de sa vie dans le Livre I des *Confessions* ? Peut-être se demande-t-elle qui lit encore les *Confessions* ! On imagine qu'elle a longuement fréquenté les écrits de Jean-Jacques Rousseau, qu'elle le connaît et l'apprécie. Mais elle n'écrit pas une biographie, elle écrit un roman, qui donne vie aux faits relatés dans les *Confessions*, en prenant pour cadre le climat de l'époque, les caractéristiques bien particulières de la famille d'Isaac Rousseau, le puritanisme de Genève et le contrôle sévère exercé par le Consistoire sur les calvinistes de la ville. À se demander même si elle n'a pas contrôlé son écriture pour rester dans l'esprit du XVIII^e siècle qu'a connu Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Miracle, elle nous pousse à fouiller dans de vieux manuels scolaires pour retrouver des textes de l'écrivain !

Quels sont les traits les plus frappants de l'enfance de Rousseau ? D'abord, la passion de la lecture. Il apprend ▶

à lire en jouant avec des plaques de bois sur lesquelles des lettres sont dessinées. Il y a beaucoup de livres dans la maison! Sa mère lisait tous les jours, à voix haute, dans l'atelier d'horloger où travaillait son époux; elle partageait aussi ses lectures avec ses amies. Est-ce en souvenir de Suzanne qu'Isaac Rousseau lira à haute voix pour meubler les soirées familiales, passant même la nuit avec Jean-Jacques pour terminer un livre? Ils aiment les histoires d'amour aussi bien que les écrits de Plutarque! Quand Isaac quitte Genève, il confie l'enfant de dix ans à l'oncle Gabriel qui le met en pension, ainsi que son propre fils, à Bossey, chez le pasteur Lambercier et sa sœur Gabrielle. Les deux cousins y découvrent le calme de la campagne, les merveilles de la nature, la « libre joie de vivre », les longs moments de rêverie couchés dans l'herbe. Une amitié sincère se développe entre eux, au grand plaisir de Jean-Jacques qui a toujours senti le besoin de plaire et d'être aimé. Il découvre de plus le plaisir dans son corps le jour où Gabrielle lui administre les fessées méritées après une bataille entre garçons à coups de pêches bien mûres! Quand son cousin entame des études plus sérieuses à Genève, Jean-Jacques est placé en apprentissage chez un graveur; il en est très humilié. Il apprend le mensonge, la fainéantise, le vol, et mérite souvent le fouet. C'est dans l'histoire de Robinson Crusoé, où il croit lire sa propre histoire, qu'il puise le courage de quitter Genève. Finie l'enfance! Il est seul, sans ressources, il a seize ans!

Monique Grégoire



CHARLES
Jean-Michel Béquié
Minuit, 1993, 133 p.; 13,95 \$

Quel beau livre! C'est le récit d'un vieil homme qui vit seul avec ses souvenirs. Cet homme, François, ne s'est jamais remis de la mort de son fils aîné, Charles, il y a plus de cinquante ans. Ni sa femme ni ses enfants n'ont réussi à le tirer du lieu où il s'est retiré après le drame pour s'évader des vivants.

Dans son univers, presque tout s'est arrêté; l'homme se contente de regarder par la fenêtre les enfants autour de l'école maternelle voisine et de vaquer à de menues tâches ménagères, qui l'horripilent de plus en plus.

Son fils Frédéric tente de communiquer avec lui, en vain: il n'a plus rien à donner. Sa fille l'a compris et n'éprouve plus pour son père qu'un sentiment tenant davantage du devoir filial que de l'émotion.

L'écriture de Jean-Michel Béquié est dépouillée et belle. On est touché par le récit sans complaisance de ce vieillard encore très lucide. La description de la vieillesse, de



l'amoindrissement, est impressionnante: on croirait l'auteur très vieux et faisant lui-même face à ces problèmes. On ne peut qu'être étonné d'apprendre que c'est son premier ouvrage... et qu'il a trente-cinq ans à peine! Le bonheur pour nous est de savoir qu'il y aura sans doute un prochain roman qu'on attendra avec impatience.

Francine B. Pelletier

LE GRAND ROMAN INDIEN
Shashi Tharoor
Trad. de l'anglais
par Christiane Besse
Seuil, 1993, 520 p.; 39,95 \$

Ce livre tient à la fois de l'Histoire, de la légende et du roman! L'auteur respecte, dans ses grandes lignes, l'His-

toire de l'Inde du XX^e siècle qui fait ici office de fil conducteur. C'est donc l'Histoire de la domination anglaise, des actions non violentes de désobéissance civile inspirées et animées par Gandhi, de la partition de territoires entre l'Inde et le Pakistan qui sera un état musulman, de l'Indépendance et de l'arrivée au pouvoir de Nehru en 1947 et, plus tard, de sa fille Indira Gandhi. Il est d'ailleurs relativement aisé d'identifier les personnalités indiennes que l'auteur fait évoluer sous d'autres noms. Le texte s'inspire aussi de récits plus anciens, du *Mahabharata*, vaste poème épique qui sert encore de référence à la pensée indienne contemporaine. Le roman lui-même est découpé à la manière du poème, et une trentaine de pages sont écrites en vers! Par ailleurs, toute l'atmosphère est manifestement romanesque. Le narrateur de quatre-vingt-huit ans a vécu de près les événements, a même accompli certaines tâches ministérielles; il dicte ses mémoires à un scribe silencieux, mais on hésite à croire tout ce qu'il dit! Les personnages centraux sont rattachés à la même famille, celle de Gandhi et du narrateur; d'où une certaine gêne, l'impression que l'Histoire de l'Inde est presque une histoire familiale. Les événements politiques relatés sont vérifiables, mais on est tenté de réserver son jugement sur les intrigues de palais, les caractéristiques prêtées aux protagonistes, et autres détails anecdotiques. Par ailleurs, sont très éclairants les commentaires, annoncés par les mots: « Nous les Indiens... ». Ils dessinent peu à peu, à larges traits, une image de la vie dans ce pays; s'y révèle l'empreinte du fatalisme hindou pour lequel certains problèmes ne peuvent être résolus et dont il faut s'accommoder, en leur donnant d'autres noms; y apparaît cette facilité qu'a l'Indien de découvrir plusieurs facettes à chaque question, une conscience instinctive de la subjectivité, de la relativité du jugement et de l'impossibilité de l'action. Ces commentaires permettent de comprendre le genre de

démocratie mis en place dans le pays et ses difficultés à connaître les besoins du peuple.

« Cela est mon histoire à moi de l'Inde que je connais, avec ses préjugés, choix, omissions, déformations, tous miens. Mais on ne peut pas tirer sa cosmogonie d'une seule naissance, Ganapathi. Chaque Indien doit porter à jamais avec lui, dans sa tête et son cœur, sa propre histoire de l'Inde. »

Comment fait-on la part des choses quand on vit à l'autre bout du monde ?

Monique Grégoire

LES CORPS CÉLESTES

Nicolas Bréhal

Gallimard, 1993, 233 p. ; 19,95 \$

Prix Renaudot 1993, *Les corps célestes* nous plonge au cœur de l'amitié qui lie deux hommes, Baptiste et Vincent, autour de qui gravitent deux femmes : Mathilde, l'épouse de Vincent, et Constance, sa maîtresse. La texture même des personnages mis ici en scène relève du romanesque (comme on dirait du théâtral, du cinématographique), en ce sens qu'ils sont investis d'une mission, qu'ils évoluent avant tout pour traduire la pensée de l'auteur sur l'amitié entre deux hommes, sur la vie, l'amour et la mort. Méditation romancée, superbement, certes, mais qui ne manque pas d'agacer par moments tant la mise en scène est parfaite, trop, justement, d'autant qu'il manque aux personnages un caractère propre qui nous eût fait croire davantage à leurs sentiments, à leur quête personnelle, à leur destinée. Nulle place ici pour l'humour qui permet souvent une saine distanciation. Les personnages trahissent leur enveloppe romanesque, leur évanescence. Ils appartiennent à un autre monde, celui de la fiction, et ce n'est absolument pas ce qui gêne — bien au contraire —, mais tant d'insistance de la part de l'auteur à les enfermer dans le rôle qu'il leur a assigné a pour effet de les apparenter à des stéréotypes romanesques et c'est peut-être là le hic : l'aura du panthéon plane au-dessus de Baptiste et de Vincent. Mais c'est là un choix d'au-

teur que le titre annonce sans ambages : il s'agit bien de « corps célestes ». Nicolas Bréhal a avant tout voulu échapper au prosaïsme de la condition humaine comme le laisse entendre cette réflexion de Baptiste : « S'il n'y avait pas le ciel au-dessus de nous, qui nous appelle sans cesse vers l'infini, nous nous contenterions sans ennui des rondeurs de la terre. Hélas, nous subissons sans cesse la tentation de l'au-delà, et celle d'essayer d'être parfois ce que nous ne sommes pas. [...] C'est contre l'état de poussière qu'il nous arrive parfois de nous opposer au destin. »

Jean-Paul Beaumier

UNE PLACE AU SOLEIL

Driss Chraïbi

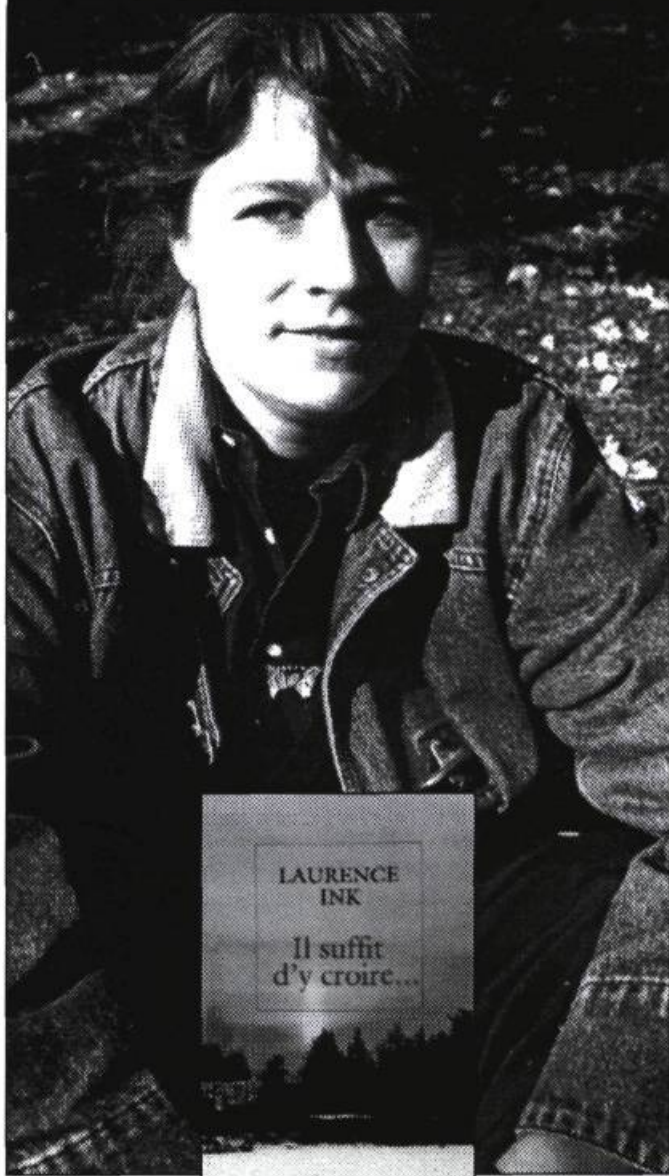
Denoël, 1993, 143 p. ; 23,30 \$

Driss Chraïbi est, avec Ahmad Sefrioui, l'écrivain marocain de langue française qui a su le mieux sonder la nature du processus d'acculturation à l'œuvre dans son pays. Sa perspicacité lui a d'ailleurs attiré les foudres des traditionalistes, car elle lui a permis, dans *La Civilisation, ma mère!...* par exemple, de mettre en lumière plusieurs contradictions flagrantes dans les structures de la société marocaine. Certaines de ces contradictions ont eu d'ailleurs des effets non négligeables sur le célèbre conflit au Sahara. Aussi étonnantes et divertissantes qu'elles soient, les aventures de l'inspecteur Ali, personnage rocambolesque s'il en est, ne mettent toutefois nullement dans l'ombre la critique politique. Aucun dérapage n'est ici gratuit. Les noms de Clinton Bill, Marchais Georges, Arafat & Rabin, Fafka ou Kissinger Henry renforcent la chaîne de valeur ajoutée, car ils projettent les enquêtes de notre agent très spécial sur la scène mondiale de l'exploitation.

Comme il se doit, Driss Chraïbi fait du détective le personnage central de son polar. Plus proche toutefois du Nestor Burma de Léo Mallet que des Dupin, Sherlock Holmes, John Thorndyke, Maigret ou Sam Spade,

Il suffit d'y croire

Laurence Ink



présenté par Robert Laffont

« J'ai rencontré Laurence Ink au cours d'un voyage de pêche au Québec... Je ne pensais pas, au soir d'une longue carrière d'éditeur, que j'aurais encore l'occasion de m'émerveiller de la façon dont les destins se croisent. C'est un grand mystère qu'une promenade en bateau aboutisse à l'éclosion d'un talent véritable. »



Robert Laffont

Ali nous plonge, humour caustique aidant, dans l'évidente et complexe réalité du Maghreb. « Je ne suis pas un détective de roman policier, explique-t-il au PDG d'une certaine Banque centrale, mais un inspecteur de police dans la vie réelle, ici et maintenant. » Cette vie, c'est celle du XX^e siècle déclinant, où même l'éthique (ou les discours qui en tiennent lieu) est devenue une arme secrète du pouvoir. Ali, c'est sa force, jouit donc de l'impunité la plus sûre, l'absurde ayant force de loi. Dans ce contexte, ce sont toutefois moins ses enquêtes dans les bouges les plus horribles et les clubs les plus cotés qui le mettent sur les dents que ses investigations sur lui-même. « J'ai drôlement lutté pour ne pas être suspect à mes propres yeux, comprenez-vous? » Bien sûr! Quand le langage n'a plus d'alibi à invoquer, toutes les improvisations sont permises.

Michel Peterson

SA FEMME

Emmanuèle Bernheim
Gallimard, 1993, 113 p.; 15,85 \$

Claire est une jeune médecin. Elle vit seule. Par choix. De temps à autre, Michel, avec qui elle vivait auparavant, lui rend visite. Il a un double de ses clés, se sent chez lui chez elle. Il se croit toujours l'homme de sa vie, la présence rassurante dont Claire a besoin. Jusqu'au jour où Claire se fait voler son sac et, par sécurité, fait changer la serrure de son appartement. Exit Michel. Entrée en scène de Thomas, l'homme qui lui a ramené son sac, sa liberté. Thomas est marié, père de deux enfants. Il est entrepreneur. Il met toujours trois sucres dans son café, ne reste jamais plus qu'une heure et quart chez Claire. Par petites tranches, de façon presque

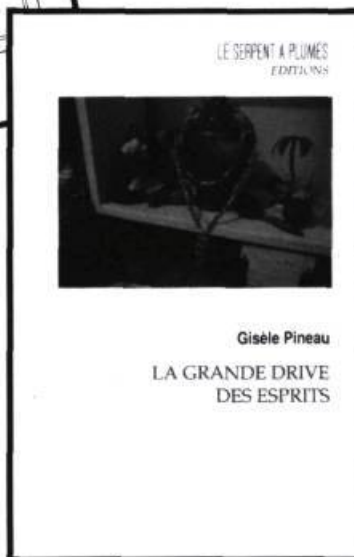


chirurgicale, la relation qui s'amorce entre Claire et Thomas nous est livrée. Les arrivées et les départs. Les attentes. Les interrogations de Claire sur « sa femme », ses enfants, sa vie. La description ne laisse ici place qu'à l'essentiel. L'épuration frôle par moments le synopsis : phrases courtes, rythme saccadé, choix du détail. Puis la révélation : Thomas n'a ni femme ni enfants. Il ne peut plus se passer de Claire, voudrait qu'elle devienne « sa femme ». La chute relève ici davantage de la nouvelle que du roman. Et fait immanquablement sourire.

Jean-Paul Beaumier

**LA GRANDE DRIVE
DES ESPRITS**
Gisèle Pineau
Le Serpent à plumes, 1993,
226 p.; 24,95 \$

La Guadeloupe, l'image qu'on en avait — à moins d'y être allé, les références n'abondent pas — ne sera plus jamais la même après cette *Grande drive des esprits* de Gisèle Pineau. Le ravissement



Gisèle Pineau
LA GRANDE DRIVE
DES ESPRITS

verdeur, les personnages juvènes, leur présence déborde tous les cadres, envahit l'espace, nous contraint à en faire le tour pour continuer la lecture. Le contexte, la langue, l'imaginaire, tout pourrait nous perdre en chemin, mais non. Les mots, parfois inconnus, souvent insolites, sont tellement portés par l'ensemble que le sens nous en arrive sans effort; ils véhiculent une vie intense malgré les situations parfois tragiques qu'ils décrivent. Gisèle Pineau réussit à nous entraîner de notre plein gré et en tout contentement dans sa « drive », cette histoire d'une famille guadeloupéenne, illustrée par l'ancêtre baiseur devant l'Éternel qu'il appelle à son secours, le fils boîteux et ses dons qu'il perdra dans le rhum, sa femme aux deux mères, ses enfants héritiers d'une malédiction, et les comparaisons de Haute-Terre ou de Pointe-à-Pitre. Ce parcours poétique devient pour nous une initiation à une culture qui s'enracine en pleine nature.

Blanche Beaulieu

ADIÓS A MAMÁ
Reinaldo Arenas
Trad. de l'espagnol (Cuba)
par Liliane Hasson
Le Serpent à plumes, 1993,
151 p.; 24,95 \$

vraiment! Non, ce n'est pas un pays de rêve, la vie qu'on nous décrit est dure, nous n'en supporterions pas le quart. Non, l'auteure ne décrit pas des paysages fabuleux, des fêtes spectaculaires. Il semble pourtant que le plaisir, une sorte de délectation, naisse de tout : du bonheur, mais aussi du malheur, de la morale des uns comme de la licence des autres, de l'innocence autant que de la fourberie, de la Bible antidote ou de la sorcellerie rassurante. Et le triomphe de ce récit, c'est la fête du langage qu'il nous offre une page après l'autre. Les images sont là, d'une richesse, d'une surabondance confondantes, les descriptions sont pleines de

Depuis que la fille de Fidel Castro, Alina Fernandez Revuelta, a « secrètement » fui l'île de son enfance avec un passeport espagnol en laissant derrière elle sa fille de seize ans, les élucubrations les plus saugrenues sont permises sur le sort qui attend Cuba. En décembre dernier, le *Time* titrait : « Le Cuba de Castro, La fin du rêve. » Il y a pourtant plusieurs années que le rêve n'est plus de mise et Reinaldo Arenas avait été, avec quelques rares intellectuels cubains (dont Jorge Valls, emprisonné durant vingt ans), l'un des premiers à dénoncer le régime.

Dans « Traître », texte écrit en 1974 et qui ouvre *Adiós a mamá*, nous sommes déjà dans l'après-Castro : « Le système a changé de nouveau. Ah, maintenant,

tous les gens sont des héros. Maintenant tous les gens, paraît-il, étaient contre.» Arenas était-il cynique, ou visionnaire? Ni l'un ni l'autre. Il était simplement réaliste: «J'entends parler de nouveau de liberté. À grands cris. C'est mauvais signe. Quand on crie de cette manière: 'Liberté!' en général, ce que l'on souhaite, c'est l'inverse», raconte une vieille femme au narrateur, un homme parti à la recherche de son père, biographe des hauts dirigeants du parti. Une fois dissipées les illusions, restent l'attente, la mort et les «mémoires», lesquelles s'expriment à travers le réalisme merveilleux ou les hallucinations, comme c'est le cas tout autant dans la superbe et faulknérienne nouvelle éponyme que dans «Il se passe quelque chose sur le dernier balcon», «La tour de verre», les quatre tableaux des «Mémoires du

pays» (il s'agit bien de Cuba...) ou «La fin d'un conte». Dans «La comète de Haley», Reinaldo Arenas rejoue cette fois le mystère tragique de *La maison de Bernarda Alba* du grand Garcia Lorca, non sans faire dérapier le texte original en y ajoutant des touches comiques qui confinent au fantastique ou, ce qui revient au même, au délire, les femmes et les étoiles se liant sous les yeux de «La Grande Force» (c'est le titre de l'autre nouvelle), qui constate avec dégoût que le genre humain n'est qu'une monstruosité, inutile à l'univers.

Oui, comme on s'y attend depuis au moins vingt ans, les grands quotidiens et les grands magazines titreront bientôt: «Cuba coule en flamme au milieu du lac Léman!». On pourra enfin dénoncer...

Michel Peterson

MEXIQUE

James A. Michener
Presses de la Cité, 1993,
555 p.; 29,95 \$

Même s'il dorlote un peu trop son public américain et même s'il sépare ici avec plus que sa prudence coutumière la réalité et la fiction, James A. Michener porte néanmoins sur l'histoire et la culture mexicaines un regard chaleureux, crédible et pénétrant. Pudeur ou habileté, il évite d'accorder à une ethnie identifiable l'honneur de constituer l'épine dorsale de son récit, mais il en profite pour puiser largement dans la diversité qu'affichait le Mexique avant le déferlement européen. Il pousse l'ambition jusqu'à incorporer à son récit des fragments de l'histoire espagnole et américaine. Il en paiera le prix, car il lui faudra déployer tout son art pour voiler le caractère artificiel de certaines

ficelles. On évite à peine l'éparpillement.

Beaucoup, à l'opposé, s'étonneront que James A. Michener fasse de la taumachie son fil conducteur. De fait, tout autre que Michener se serait cassé le cou à prétendre résumer dans l'affrontement entre deux toreros, l'un indien, l'autre de type espagnol, le caractère hybride du Mexique. Si James A. Michener réussit sa fascinante parabole, c'est qu'il a saisi, par-delà le rituel faussement sportif de la corrida, la place que le Mexique, d'accord sur ce point avec l'Espagne, accorde à la mort. À travers la taumachie, James A. Michener rappelle que l'Espagne de Lorca et de Sénèque, de Vélasquez et du Greco a transmis au Mexique une double certitude: la mort nous frôle sans cesse; tôt ou tard, sa corne frappera.

Laurent Laplante

Prix Fémina 1993

MARC LAMBRON

L'œil du silence

Roman



«Marc Lambron signe un roman dense et emporté, un des ouvrages les plus remarquables de la rentrée littéraire. (...) Au-delà d'une biographie romancée, Marc Lambron a signé un roman d'amour à une belle absente, et il a fabriqué un roman d'évasion pour tenter de la rejoindre.»

Robert Lévesque, *Le Devoir*

«Marc Lambron réincarne Lee Miller tout autant qu'il la change, bref: il revit cette femme, se glisse en elle et nous entraîne avec lui. Je suis séduit, très séduit par ce livre. (...) C'est le roman d'un écrivain séducteur, séduit par la plus séduisante des statues vivantes de l'élégance et de la beauté.

Chapeau.»

Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

«Un roman d'évasion... Tumultueux à souhait, brillant, enlevé... construit et écrit avec talent et savoir-faire...»

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

FEMINA
1993

Flammarion

Flammarion